

## **Des histoires en formes**

**8 juin - 7 septembre 1997**

Cette exposition est organisée par L'Ecole du MAGASIN (Lili Laxenaire, Mari Linnman, Ingrid Martraix, Gabi Scardi)

La réflexion s'est portée sur une génération d'artistes nés dans les années 60-70, et a été conduite par la volonté d'appréhender leurs démarches comme autant de propositions indépendantes. Chacune des propositions des artistes représente une réflexion autonome, une sensibilité particulière, mais tous ces parcours sont liés par une préoccupation commune, celle de l'attention à la vie, de la rencontre avec le monde réel, dont différents aspects sont soulignés, du plus concret au plus mystérieux.

Vingt-cinq artistes européens et américains sont réunis à l'occasion de cette exposition.

**Bigert & Bergström (Suède)**, respectivement nés en 1965 et 1962, vivent et travaillent à Berlin.

Les débuts de la collaboration entre ces deux artistes étaient influencés par la notion de projets utopiques et marqués par l'obsession de créer des mondes artificiels. Le public pouvait se déplacer librement à l'intérieur des sculptures architecturales, contenant natures et climats différents. En 1995, quand ils quittent Stockholm pour Berlin, l'intérêt de leur travail glisse vers des climats d'ordre plus mental que physique.

Les oeuvres montrées au MAGASIN sont des pièces issues d'une exposition intitulée «Bubblegum Pink». C'est le nom donné à une couleur utilisée en psychiatrie carcérale aux Etats-Unis. Si l'on enferme une personne très agressive dans une cellule de cette couleur, elle se calme immédiatement. Mais si elle y reste trop longtemps, l'effet s'inverse et le prisonnier peut tomber dans un état de démence.

**Marc Bouchent (France)**, né en 1968, vit et travaille à Marseille. Son champ d'action est essentiellement celui de l'intervention que l'on pourrait qualifier de "sauvage", ou tout au moins d'intervention surprise.

Il a ainsi procédé à une attaque en règle (avec renfort de farine et d'oeufs) du petit train qui sillonne, avec des touristes à son bord, les différents quartiers de Marseille.

Il travaille actuellement à la conception d'un projet spécifique sur Grenoble qui sera présenté lors du finissage de l'exposition, début septembre.

**Umberto Cavenago (Italie)**, né en 1959 à Milan où il vit et travaille.

Pour la réalisation de ses oeuvres, il utilise des méthodes et des compétences techniques empruntées au domaine industriel, mais ses machines n'ont pas de finalité pratique. Elles ne produisent -ne véhiculent- que des idées.

Cette tension entre fonctionnel et nonfonctionnel, se retrouve dans l'effet contraignant de ses oeuvres par rapport à l'espace

dans lequel elles se trouvent : elles l'envahissent, l'enfoncent, le percent, comme dans «Nastro Trasportatore». Les oeuvres sont souvent orientées dans le sens de la rotation terrestre, liées ainsi au cycle naturel, à quelque chose transcendant l'homme. Dans «A prova di scemo», il introduit pour la première fois une forme courbe anthropomorphe, avec ces objets qui devraient servir à bouger plus vite, mais qui, au contraire de par leur poids, se transforment ironiquement en sculpture.

**Gilles Chétanian (France)**, né en 1971, vit et travaille à Romans/Isère.

Depuis plusieurs années, son travail évolue autour de conversations échangées lors de promenades, de conférences, voire même de voyages en auto-stop. De ces interventions restent le souvenir et le témoignage que peuvent en faire ses différents interlocuteurs. Gilles Chétanian sera présent une dizaine de jours éparpillés dans l'été (12 et 19 juin, 15 et 16 juillet, 20 et 21 août...), durant lesquels il se tient à la disposition du public le temps d'une discussion, d'un café ou d'une visite.

**Marie Denis (France)**, née en 1972, vit et travaille à Lyon et à Paris.

Marie Denis touche très discrètement aux points de rencontre entre nature et culture. Pour cette exposition, elle s'est installée à l'extérieur, face à l'entrée, de l'autre côté du parking, où se trouve une énorme cage contenant des bonbonnes de gaz et un nid d'oiseau...

Elle s'intéresse souvent à des éléments urbanistiques qu'elle pousse vers l'absurde. Par exemple, elle prolonge les bandes blanches d'un parking sur les arbustes plantés à proximité, en utilisant le dessous des feuilles pour leur couleur plus claire. Avec «Le Baiser», elle espionne un couple, s'embrassant dans une cabine téléphonique, et après leur départ, photographie la buée sur les vitres comme preuve de leur passion.

**Ricardo de Oliveira (Brésil)**, né en 1959 à Rio de Janeiro, vit et travaille à New-York.

Son travail est centré sur l'image. Dans son approche photographique, Ricardo de Oliveira s'est attaché à dépeindre des atmosphères irréelles et étranges où le temps semble suspendu et où le spectateur se retrouve à chercher une action hors-champ. C'est naturellement que de la photographie, il a glissé vers le film, support qui lui permet d'approfondir la mise en place d'une intrigue, d'un suspens. Il a ainsi réalisé une trilogie : «Joy House» (1994), «The Jogger» (1995), et «Filice» (1996), trois films tournés en 16mm.

**Olivier Dollinger (France)**, né en 1967, vit et travaille à Paris. Il s'interroge sur les pertes de repères et sur les larmes autistiques de communication.

Au MAGASIN, il présente «Andy &...» (1996), diaporama où plusieurs personnes inter-agissent avec un mannequin utilisé dans les cours de secourisme de la Croix Rouge. Dans une pièce précédente, l'artiste tentait de le réanimer par tous les moyens passibles.

Ici il le confie aux autres afin qu'ils aient chacun un geste personnel à son égard. «Sans titre» (1997), est le résultat d'une consultation avec une conseillère en communication renouant avec le genre consacré de l'artiste, l'autoportrait.

### **fordacity (France)**

Les projets fordacity déterminent un réseau de villes à travers le monde et ainsi une géographie de leurs actions.

Ce projet est itinérant et se produit de façon spécifique à chaque ville.

Dans le cadre de l'exposition, fordacity propose une installation-performance qui s'appuie sur une de ses productions : le livre «Cuisines sur Rue - Récits et recettes des jours de fête».

Une table-lexique, des voix, des sons, des musiques, des odeurs, des nourritures.

**Fabrice Gygi (Suisse)**, né en 1965, vit et travaille à Zurich.

Empruntant ses matériaux à des activités telles que le voyage ou le sport en conditions extrêmes, au mobilier urbain temporaire ou aux événements officiels de l'Etat, il articule des codes liés à l'habitat précaire, à la protection et à l'ordre social. Dans l'exposition le spectateur se trouve confronté à de gros traversins gonflés d'air, « Airbags» (1996) et à une structure d'un lieu public, «Tribune» (1996), qui est placée près d'une sortie. Les deux oeuvres empruntant leur motif au sport, à la fête populaire, provoquent tout à la fois un sentiment de menace et de sécurité. L'artiste renvoie ainsi le système artistique à son contexte social et le spectateur à sa condition de citoyen.

**Jens Haaning (Danemark)**, né en 1965, vit et travaille à Copenhague.

Jens Haaning travaille sur une vision souvent dérangeante de la réalité. Ses oeuvres mettent volontairement les institutions artistiques dans des positions inconfortables.

Par exemple «Watch out» (1994) montrée à la galerie Nicolai Wallner : deux bergers allemands sont attachés dans l'espace d'exposition sans que le public ne connaisse leur caractère ni la longueur de leur chaîne.

«Middelburg summer» (1996) : l'usine de confection Maras Confectie de Vlissingen occupe les salles d'exposition de De Vleeshal à Middelburg (Pays-Bas). Les ateliers ont été déménagés mais aussi les bureaux, la cantine, etc. Les ouvriers de différentes nationalités, dont certains en situation irrégulière, effectuent leurs horaires habituels. Au MAGASIN, Jens Haaning offre l'entrée gratuite dans les expositions aux visiteurs étrangers.

**Maria Hedlund (Suède)**, née en 1961, vit et travaille à Stockholm.

Elle réalise de grandes photographies couleur qui montrent des fragments de son appartement. Ce sont des détails de son quotidien, blancs et dénudés de toute marque décorative ou personnelle. Pour chaque image, son appareil photographique a enregistré la présence inquiétante de traces laissées par quelqu'un ou par quelque chose qui n'est plus là.

Geir Tore Holm (Norvège), né en 1966, vit et travaille à Oslo. Il crée des installations évoquant ses origines laponnes et l'oppression que la Norvège a exercé sur cette culture. Il illustre comment cette domination est entrée à l'intérieur même de son foyer familial, où les parents parlent lapon dans leur intimité et refusent de le communiquer, aux enfants. En quelque sorte il s'agit ici des conséquences d'un reniement à l'intérieur de la chose reniée.

**Natacha Lesueur (France)**, née en 1971, vit et travaille à Nice. Par le biais de la photographie, Natacha Lesueur nous livre un regard nouveau sur le corps de la femme.

Tous les stratagèmes sont bons (illusions, faux-semblant...) pour donner à ce corps une nouvelle image et susciter un regard différent. Une voilette se trouve ainsi substituée par la disposition de grains de caviar sur un visage, et des ongles se transforment en fer de lance, avec un motif différents pour chaque ongle, attributs féminins qui deviennent des armes acérées.

**Jonathan Monk (Grande Bretagne)**, né en 1969, vit et travaille à Glasgow.

Ses préoccupations artistiques oscillent entre une re-visitation de l'histoire de l'art moderne et contemporain, et l'utilisation du quotidien. Cette quotidienneté est faite d'actes et de moments simples, banals. Ses actions, ses interventions ont alors lieu dans des bars ou comme dans «Waiting for famous people» (1996), dans un hall d'aéroport, où il s'évertue à attendre Dali, le pape, les Sex Pistols.

Le regard que Jonathan Monk pose sur ces événements dérisoires révèle par décalage une fragilité. Fragilité d'un point en néon «A Full Stop written in blue neon» (1997), isolé sur un mur, seul vestige d'une phrase effacée, d'un message improbable.

**Melik Ohanian (France)**, né en 1969, vit et travaille à Lyon.

Ses outils de travail sont les images, le cinéma, le son, les conflits sociaux. «White Wall Travelling» (1997), concentre les thématiques de l'artiste. Le film tourné en super 16 pourrait se définir sur trois modes : une image (travelling optique), un texte (travelling mental), une bande son (travelling sonore). Le seul lien entre ces trois entités est la durée.

La seconde pièce, «Invisible North, West, South, East» (1997), montre un nouveau tournant du travail, l'image disparaît et devient son. Sous la forme d'un lustre amplificateur de son, cette pièce se déclenche par la présence même du visiteur.

**Bruno Pelassy (France)**, né au Laos en 1966, vit et travaille Nice. Pour cette exposition, il renoue avec l'ambiance qu'il a créée lors de «Freaky Pet Shop», (1994, Chez Valentin, Clichy). Il avait alors mis en "situation" des sortes de sculptures mobiles, communément appelées "bestioles" dans un grand appartement inoccupé, jouant sur l'étrangeté du lieu et la présence inquiétante de ces sculptures agitées de soubressauts, gémissant, rampant... «Sluts» est le rassemblement de nouvelles "bestioles" non plus dans un lieu abandonné mais dans une exposition ; elles y

jouent les éléments perturbateurs, sortes d'électrons libres, de parasites délicats mimant un état entre agonie et hystérie.

**Alex Pinna (Italie)**, né en 1967, vit et travaille entre Milan et Bergame.

Le travail d'Alex Pinna est lié à son idée de l'enfance. C'est contre les mythes que les adultes voudraient imposer aux enfants, que lutte Alex Pinna, avec un déstabilisant pouvoir subversif sous une apparence souriante, Il s'en prend aux héros bourgeois que Walt Disney a imposés à une génération entière et à l'idée d'un modèle de vie qui cache une violence inouïe sous une surface légère.

Dans «Mi è sembrato di vedere un gatto», l'insupportable Titi finit cette fois par "perdre définitivement ses plumes".

**Børre Saethre (Norvège)**, né en 1967, vit et travaille à Oslo.

Il s'intéresse au moment des premiers émois sexuels, entre l'enfance et l'adolescence. «It's a Mind Game» (1997) montre un énorme matelas blanc ficelé au mur et 2 petits moniteurs par terre. L'artiste diffuse des séquences vidéo qui obligent le spectateur à se pencher pour voir. Un tas de sucre blanc, figure d'autel où sont piqués des bâtons d'encens, et une éjaculation moulée en argent posée sur un coussin blanc enfermé dans une bulle de plexiglas, complètent l'installation. Peu à peu, le matelas surdimensionné perdra de sa blancheur et le tas de sucre sera souillé par les cendres de l'encens.

**Alessandra Spranzi (Italie)**, née en 1962 à Milan où elle vit et travaille.

Pour elle, la photo fait correspondre immobilité et surprise, impossibilité de bouger et changement.

Dans «Tornando a casa» (1996) quelque chose s'altère dans l'atmosphère normalement si rassurante de la maison. Rien ne bouge sauf une flamme. Une flamme qui pourrait devenir un incendie dangereux, ou une petite révolution silencieuse qui détruirait nos illusions et l'immobilité tranquille de notre réalité.

**Alix Stewart Lambert (USA)**, née en 1968, vit et travaille à New-York.

Elle expose deux nouveaux projets qui s'inscrivent dans la continuité d'un travail qui relève d'une subversion des représentations sociales, des critères d'identité et de marquage de la société. Après avoir joué le rôle d'un entraîneur de basket, elle endosse celui d'un tatoueur pour la pièce présentée au MAGASIN. Un film, mêlant le genre documentaire à celui du film d'action est projeté dans l'Auditorium.

**Sidney Stucki (Suisse)**, né en 1965, vit et travaille à Genève.

Il développe un travail sur plusieurs réseaux. Artiste, il expose régulièrement en Suisse depuis 1988. Acteur de la scène techno genevoise, sous le nom de DJ Sid, il a sorti plusieurs disques notamment sur le label Mental groove. Il présente sur le mur courbe des galeries une forme proche d'une masse organique, restes des matériaux constitutifs de la peinture, qui semble évoluer, se

modifier au fil de ces différentes apparitions et "se nourrir" de la musique qui l'accompagne.

**Vibeke Tandberg (Norvège)**, née en 1967, vit et travaille à Oslo. Dans la série «Living Together», Vibeke Tandberg montre, à travers une série de vingt-deux "snapshots" (photos type album de famille), différentes vues de sa propre vie, où elle est constamment en compagnie d'une personne qui lui ressemble beaucoup. Ces deux femmes, Vibeke et son double, semblent être les meilleures amies du monde, elles voyagent ensemble, passent quelques semaines à la maison de campagne, rendent visite à leurs parents, etc. Elles sont visiblement inséparables.

**Alessandra Tesi (Italie)**, née en 1969 à Bologne où elle vit et travaille.

Dans ses photos d'environnements anonymes (hôtels, salles d'attente) ou dans la série de détails montrée au MAGASIN, les situations qu'elle enregistre acquièrent une évidence déconcertante et le pouvoir de déstabiliser le point de vue quotidien.

Une énergie magnétique parfois étrangement sensuelle, presque morbide, émane des choses et capte le regard sans lui laisser de refuge. La couleur semble se concentrer d'elle-même dans l'objectif. Pourtant Alessandra n'utilise aucun filtre, aucune méthode ou matériel photographique sophistiqués. Les objets deviennent menaçants, refusent leur état de soumission.

**John Tremblay (USA)**, né en 1966, vit et travaille à New-York.

Il tente de remettre en jeu les positions énoncées dans la peinture des années 80. Tandis que par exemple Peter Halley avec le thème des prisons enfermait le spectateur dans sa peinture, John Tremblay ouvre l'espace pictural. Les peintures "cinético-pop", avec leurs formes ovales sérigraphiées, absorbent le regard. La vision du spectateur est perturbée, rejetée dans l'espace du tableau ne trouvant pas de point d'accroche. Les fonds monochromes, «Watery Domestic» (1993), ou colorés, «W.E. LO.V.E. U.S.» (1997), montrent ce renvoi optique qui induit un mode d'exploration fragmentaire.

**Cesare Viel (Italie)**, né en 1964, vit et travaille à Gênes.

Le travail de Cesare Viel est une sorte de déclaration d'existence individuelle. Son expression artistique et sa vie partagent la même réalité. Le processus artistique est reconnaissable uniquement grâce à l'identité du lieu (musée, galerie...) où le travail est présenté. Les supports utilisés (écriture, vidéo, voix...) sont adaptés selon les cas, à la spécificité du "projet-message".

Dans son dernier travail, «Una Stanza per Sé», le dehors et le dedans se mêlent continuellement, passant du macrocosme au microcosme.

Dans «Provare» (exposé dans la Librairie), il s'agit de se pencher ironiquement sur soi, mais encore une fois en cherchant la relation subtile et émotive entre sa propre subjectivité et celle du spectateur, entre la narration et la description.